Catéchumène, ayant honte de m'abandonner, s'approcha tant soit peu pour examiner de quoi il s'agissait : quand il se fut aperçu qu'il n'y avait rien à craindre, il fit signe à ses camarades ; puis, en m'abordant, « vous nous avez bien fait peur, me dit-il d'une voix tremblante ; mes compagnons s'enfuyaient déjà ; mais pour moi, j'étais résolu à mourir avec vous, plutôt que de vous abandonner ». Cet incident m'apprit à suivre de près mes compagnons de voyage, et, de leur côté, ils furent plus attentifs à ne pas s'éloigner de moi.

Cependant le mal que j'avais aux pieds devenait plus considérable. Dès le commencement du voyage, je m'y étais fait quelques ampoules que je négligeai, me persuadant qu'à force de marcher je m'endurcirais à la fatigue. Comme la crainte de trouver des partis ennemis nous faisait faire de longues traites, que nous passions la nuit au milieu des broussailles et des halliers, afin que l'ennemi ne pût approcher de nous sans se faire entendre ; que d'ailleurs nous n'osions allumer de feu de peur d'être découverts, ces fatigues me mirent dans un triste état : je ne marchais plus que sur des plaies ; ce qui toucha tellement les Sauvages qui m'accompagnaient, qu'ils prirent la résolution de me porter tour-à-tour ; ils me rendirent ce service deux jours de suite ; mais ayant gagné la rivière des Illinois, et n'étant plus qu'à vingt-cinq lieues des *Peouarias*, j'engageai un de mes Sauvages à prendre les devans, pour donner avis aux Français de mon arrivée, et de la fâcheuse situation où je me trouvais. Je ne laissai pas d'avancer encore un peu pendant deux jours, me traînant comme je pouvais, et étant porté de temps-en-temps par les deux Sauvages qui étaient restés avec moi.